

Unité présente



ENTRE LES VAGUES

un film d'Anaïs Volpé

avec Souheila Yacoub et Déborah Lukumuena

2021 - France - Drame - 1h39

DISTRIBUTION

KMBO

Vladimir Kokh
Grégoire Marchal
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
vladimir@kmbofilms.com
gregoire@kmbofilms.com

RELATIONS PRESSE

À Cannes

Stanislas Baudry
Tél : 06 16 76 00 96
sbaudry@madefor.fr

Sortie nationale

Marie Queysanne
assistée d'Alizée Morin
Tél : 01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr
presse@marie-q.fr

PROGRAMMATION

KMBO

Léa Belbenoit
Louise de Lachaux
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
lea@kmbofilms.com
louise@kmbofilms.com

SYNOPSIS

Rêver, foncer, tomber, repartir, rêver encore, et recommencer. Elles ont l'énergie de leur jeunesse, sa joie, son audace, son insouciance. Deux meilleures amies, l'envie de découvrir le monde. Margot et Alma sont inarrêtables, inséparables.

ENTRETIEN AVEC ANAÏS VOLPÉ

Ce qui frappe à la vision de votre film, c'est son extraordinaire énergie...

Cela correspond aussi à l'élan collectif dans lequel *Entre les vagues* a été réalisé.

J'ai choisi minutieusement chaque personne sur ce film, que ce soit derrière ou devant la caméra. Je voulais réunir ces talents tous ensemble : ces actrices, acteurs, non-acteurs, chef op, costumière, monteuse etc...

Les sujets que le film aborde - l'amitié, le fait de croire fort en ses rêves, le désir brûlant de théâtre, la débrouillardise à base de jobs alimentaires - me sont si chers qu'il était nécessaire pour moi de pouvoir raconter cette histoire. Il s'agit de mon premier film produit et nous l'avons tourné entre deux confinements, avec, pour tous, la conscience qu'il fallait agir vite et veiller à ce que personne ne tombe malade. Il y avait ainsi, d'une part, la volonté que la vie l'emporte sur le climat anxieux du moment, et de l'autre, une urgence à saisir la chance qui nous était offerte de pouvoir tourner, alors que la menace d'une interruption planait au-dessus de nos têtes. Mais notre ardeur à raconter cette histoire était telle que nous étions tous galvanisés : ce tournage fut intense et fou, et cela transparaît sûrement dans le film.

Où ce scénario prend-il sa source ? Comment Alma et Margot sont-elles nées ?

J'avais envie de faire un film sur l'amitié depuis longtemps ! Parler de ces grandes amitiés que l'on peut avoir dans une vie lorsqu'on traverse toutes les épreuves avec quelqu'un qui ne partage pas notre lit. J'avais envie de créer un duo fort, iconique, deux jeunes femmes de 27 ans, prêtes à tout, pour exister et pour vivre. Tout cela, mêlé à un désir très fort de faire un film de jeu, où le challenge de l'*acting* est très présent.

Aussi, je me suis nourrie de ce que j'ai vécu quand je suis arrivée à Paris entre dix-sept et vingt-sept ans. J'avais à cœur d'évoquer la fin de la vingtaine, cet âge éloigné de l'adolescence, où l'on a envie de sentir qu'on ne s'est pas trompé de voie. En arrivant à Paris, je ne connaissais personne, j'étais passionnée de théâtre, je rêvais de réaliser un film, et je devais, pour vivre, accumuler les petits boulots.

J'ai fait des rencontres formidables et j'avais envie de rendre hommage à mes amies et à l'amitié entre les femmes dans le milieu de l'art.

J'ai grandi avec des films qui placent les femmes en rivales dans les milieux artistiques, or, j'ai vécu des amitiés d'une sororité absolue. Avec mes amies, nous nous sommes toujours soutenues les unes les autres, dans les moments joyeux comme dans les moments douloureux. Je voulais mettre en scène deux jeunes femmes qui partagent la même passion, se retrouvent parfois en concurrence pour un rôle, ce qui ne les empêche pas d'être extrêmement solidaires et de faire face, ensemble, aux coups durs. Entre Alma et Margot, c'est « à la vie, à la mort » !

Vous donnez aussi à voir le monde du théâtre et son esprit de troupe...

J'ai pris mes premiers cours de théâtre dans un centre aéré quand j'étais enfant. Dès cette époque, j'ai pu observer que les gens qui fabriquent le théâtre sont issus de tous les milieux socioculturels. Le théâtre est loin d'être l'apanage des gens aisés et c'est une réalité que je tenais à montrer. Je suis aussi sensible à l'esprit de bande, de collectif qu'induit la pratique théâtrale. C'est ainsi que j'ai eu l'idée de ces deux troupes qui répètent simultanément dans le même théâtre, dans deux registres différents, et qui se retrouvent à midi pour déjeuner ensemble. J'ai toujours fonctionné en troupe pour créer. C'est le pouls de cette jeunesse créative que je voulais faire sentir.

On sent aussi que, d'une manière générale, vous aimez abolir les frontières. En témoigne votre parcours, où se mêlent théâtre, cinéma, série, installations...

J'aime en effet créer en mélangeant les genres, c'est ainsi que j'appréhende le cinéma. Cela me stimule de me dire que dans un film il peut y avoir du théâtre, que le théâtre peut devenir lui-même du cinéma, et pourquoi pas mettre en scène cette pièce de théâtre un jour, en parallèle à la sortie du film.

Ma manière d'appréhender le cinéma est à l'image de mon parcours. En arrivant à Paris, j'ai commencé comme comédienne dans le théâtre. J'ai jonglé entre des projets artistiques et des jobs.

Je me suis formée au montage grâce à des tutoriels sur Internet. J'ai commencé à faire des courts, puis des moyens-métrages avec du matériel qu'on me prêtait, puis j'ai réalisé une série, j'ai également créé une installation artistique qui a été exposée, et progressivement, je suis arrivée au long-métrage avec *Heis*, en autoproduisant tous ces premiers projets.

Pour *Entre les Vagues*, c'est la première fois que je travaillais avec une productrice et j'ai donc souhaité mêler théâtre et cinéma.

Margot et Alma répètent cette pièce de théâtre contemporaine à côté d'une troupe de jeunes qui répètent une pièce beaucoup plus classique. Je trouvais intéressant de montrer deux manières différentes de fabriquer du théâtre et qui cohabitent, sans se faire concurrence ou se cannibaliser.

La pièce, que répètent Alma et Margot, mêle passé et présent, la France et l'Amérique : là aussi, une circulation se fait sentir... Quel est ce texte qu'interprètent vos héroïnes et qui revêt une forme très cinématographique ?

C'est un texte que j'ai écrit. La pièce de théâtre, dans le film, s'appelle *La Rive*.

Je voulais qu'il y soit question de déracinement, de filiation, du retour à la terre natale. Dans cette pièce, les actrices interprètent le rôle d'une jeune femme de leur âge, qui débarque à New York pour la première fois, sur les traces de son arrière grand-mère italienne exilée à New York. Cette jeune femme est enceinte et cherche à mieux comprendre ses racines pour ensuite donner la vie, elle ressent un besoin d'atteindre sa rive. Cette histoire de déracinement fait écho à ce que vivent Alma et Margot, en un sens. New York, dont il est question, est une ville qui ne dort jamais.

Cette pièce de théâtre, c'est un territoire qui prend vie, peu à peu, à l'intérieur du film. Visuellement, je voulais donc que le théâtre se métamorphose en cinéma, que l'histoire que mes personnages jouent sur scène prenne vie à la fois dans leur imaginaire et dans celui des spectateurs. Que leur interprétation engendre un voyage et les fasse décoller. Il fallait que leur récit soit sensoriel, que le théâtre se transforme en pulsation.

Votre image est frémissante. Comment avez-vous rencontré le chef-opérateur américain Sean Price Williams ?

Cela fait plusieurs années que je suis et que j'aime le travail de Sean Price Williams. J'adore son sens de l'image, sa liberté, son discours en interview, et notamment le travail qu'il a fait avec les frères Safdie.

Comme l'univers new-yorkais faisait partie intégrante de la pièce de théâtre du film, j'avais envie de travailler avec un chef-opérateur américain, qui apporterait sa culture sur ce projet. Que l'on puisse sentir que l'âme de la pièce s'immisce dans tout le film, dans la vie de Margot et Alma. Travailler avec Sean dans les rues de Paris me stimulait beaucoup.

Grâce à une amie qui le connaît, je suis entrée en contact avec Sean il y a quatre ans. Je lui ai envoyé mes précédents travaux, nous avons beaucoup échangé pendant trois ans et nous nous sommes enfin rencontrés en janvier 2020. Je lui ai présenté mes actrices. Nous nous sommes rendu compte que nous avons des méthodologies similaires, les mêmes goûts, et que nous sommes très instinctifs l'un et l'autre.

Je tenais absolument à tourner avec une caméra en particulier et aucune autre, la Digital Bolex, une caméra fabriquée il y a quelques années, qui a la particularité de créer un rendu 16mm tout en étant du numérique. La production de cette caméra a duré très peu de temps et a été arrêtée en 2016. De fait, il n'y a pas beaucoup de modèles dans le monde. Elle est très peu utilisée à ce jour car en cas de soucis avec le matériel, il n'y a qu'une seule personne dans le monde, basée à Los Angeles, qui peut la réparer.

Avec Sean, on se disait qu'il fallait trouver minimum deux à trois caméras pour s'assurer de finir le film en cas de soucis. On a cherché et au moment du tournage on avait 3 caméras à disposition, dont une que l'on a fait venir des États-Unis. Artistiquement, avec Sean nous nous sommes trouvés, c'était une belle collaboration.

Comment avez-vous travaillé ensemble les échelles de plans, qui privilégient souvent les visages ?

Je voulais que le film respire la caméra épaule, le jeu épaule, le montage épaule. Il fallait que ça pulse. Margot et Alma ne s'arrêtent jamais, et je souhaitais que l'on reste constamment avec elles dans leur voyage, dans leurs vagues. J'ai toujours imaginé le film comme un mouvement constant, comme la mer. Je voulais que nous soyons très près des personnages, que l'on ressente que, lorsqu'on vit des choses intenses, nous n'avons pas forcément le temps de prendre du recul et d'analyser les événements.

Je ne voulais pas que l'on sente la fabrication du film, je souhaitais rester dans quelque chose de très brut, très simple, essentiel, dans une énergie, l'urgence de la vie et du jeu avant tout. Dès que nous avions besoin de faire un travelling on utilisait un chariot, une camionnette ou un fauteuil roulant. On appelait ça entre nous les « courageous shots » avec Sean.

Je souhaitais que l'on passe le moins de temps à installer du matériel, des lumières... je voulais vraiment laisser la place au jeu, au maximum, afin de préserver l'énergie des actrices. Je savais que le karma premier du film se situait là.

Comment avez-vous choisi vos actrices ?

Le casting a été ouvert à toutes les actrices correspondant à l'âge de Margot et Alma, je n'avais pas d'idées préconçues, mais je voulais des actrices qui s'imposaient d'elles-mêmes pour ce projet.

Il fallait que l'on puisse croire à cette amitié. Que le duo fonctionne de manière évidente. Et à l'intérieur même du film, il fallait que l'on puisse croire au fait que la metteuse en scène, Kristin, les choisisse pour jouer la pièce de théâtre, qu'elle sélectionne deux actrices virtuoses. C'était le plus gros challenge du film : le jeu. Je cherchais deux Meryl Streep !

J'ai vu environ cent-vingt comédiennes, d'abord individuellement, puis en duo. J'ai rencontré des actrices formidables, que je retrouverai sans doute pour d'autres projets, mais ce qui est sûr, c'est que Souheila Yacoub et Déborah Lukumuena ont été des évidences.

Je cherchais des énergies dingues, capables de tenir ce film de la première à la dernière minute. Il fallait que ce duo porte le film et nous embarque avec elles. Dès l'écriture, je pensais à mes personnages de manière sensorielle. Et quand j'ai rencontré Souheila et Déborah, j'ai retrouvé ces sensations et ai eu l'impression que ces deux-là pouvaient tout jouer. Elles m'ont fait rire, m'ont émue aux larmes : elles m'ont emportée ! J'ai eu immédiatement envie de les diriger.

Comment avez-vous travaillé avec elles ?

Cela va paraître très bateau, mais j'ai d'abord eu besoin de les aimer, comme j'ai besoin d'aimer tous les acteurs avec qui je travaille. Mais c'est sûrement encore plus vrai ici, car je leur ai demandé beaucoup en termes de jeu !

Nous avons répété en amont du tournage, j'ai essayé de les voir pour qu'on construise aussi un rapport de confiance entre nous. Déborah et Souheila se sont aussi vues toutes les deux pour créer ce lien entre elles.

Je leur ai envoyé un dossier, avec des photos d'actrices dont j'aime le regard lorsqu'elles jouent, avec également des citations, des musiques, des films, des histoires sur l'amitié d'Alma et Margot, pour qu'elles puissent laisser infuser des choses sonores/visuelles/émotionnelles et qu'elles arrivent déjà avec un bagage « Margot + Alma » sur le plateau.

Ce qui était agréable c'est que j'ai toujours eu la sensation que nous parlions le même langage toutes les trois, en termes de jeu et de direction. Comme nous venons toutes les trois du théâtre, nous avons sûrement la même passion et la même exigence de travail. Ce sont des actrices très exigeantes, très sérieuses dans leur préparation.

Le plus gros challenge était qu'il fallait filmer des actrices qui jouent des actrices qui jouent ! Margot et Alma jouent tout le temps, dans la vie et sur scène. Mais aussi, parfois, elles ne jouent plus, elles sont rattrapées par ce qu'elles vivent. Souheila et Déborah devaient être très libres et justes dans ces trois étages de jeu.

Au moment du tournage, il n'y a pas vraiment eu de place pour l'improvisation, tout était écrit. Elles connaissaient leur texte sur le bout des doigts ; leur grand professionnalisme et leur fiabilité étaient indispensables au film, compte tenu du niveau de jeu que je leur demandais. Nous avons justement répété en amont pour qu'elles puissent se sentir libres. Je travaille toujours comme cela avec les acteurs : plusieurs répétitions pour faire ensuite comme si tout cela était improvisé.

À chaque prise, j'avais la sensation que la première était la bonne tant elles étaient présentes à ce qu'elles faisaient. Toutes les deux m'ont été très précieuses et m'ont beaucoup inspirée. J'avais vraiment affaire à deux grandes actrices et je me sens très chanceuse d'avoir pu travailler avec elles.

Vous dirigez aussi l'actrice italienne Sveva Alvitì, Matthieu Longatte avec qui vous avez déjà travaillé et l'immense chanteuse Angélique Kidjo. C'est un casting cosmopolite !

J'adore mélanger les horizons, c'est ce qui m'anime dans la création !

Sveva Alvitì est une femme incroyable, je l'aime profondément. J'aime beaucoup son phrasé, sa personnalité, et ce qu'elle véhicule d'international. Avec elle aussi c'était une évidence, une vraie rencontre. Son personnage m'a été inspiré par plusieurs metteurs en scène avec lesquels j'ai travaillé en tant que comédienne : le monde peut s'écrouler dehors, il faut jouer coûte que coûte ! Je voulais qu'on la sente exigeante, parfois dure, mais aussi humaine et empathique.

Matthieu Longatte est un grand ami. Nous jouions ensemble dans un de mes premiers projets : *Heis*. C'est un comédien-réalisateur qui m'inspire beaucoup. J'étais heureuse de le retrouver sur ce projet et de lui faire jouer quelque chose de différent.

Quant à Angélique Kidjo, qui joue la mère d'Alma, c'est une artiste que j'admire énormément. J'ai tout de suite pensé à elle pour ce rôle alors qu'elle n'est pas actrice. Lors de notre rencontre c'était aussi une évidence, elle m'a beaucoup touchée et j'étais heureuse qu'elle accepte ma proposition. J'étais très impressionnée de la diriger. Avec elle, comme avec chaque actrice et acteur, j'ai eu la sensation de faire un petit voyage.

Pour tous les autres rôles secondaires, que ce soit la troupe de théâtre ou les autres personnages, j'ai eu envie de travailler autant avec des acteurs professionnels que des non-comédiens qui jouaient pour la première fois. C'était très intéressant dans le travail, de créer ce mélange.

Votre action se déroule à Paris, et pourtant votre film est si cosmopolite dans son âme qu'il ne semble pas parisien...

Paris est la ville d'adoption de mes personnages, tout comme c'est la mienne dans la vie : je viens de Toulouse. J'ai toujours ressenti Paris comme une ville d'accueil et ne me suis jamais sentie « parisienne » au final. Il y avait une envie de retranscrire cela au travers du personnage de Margot dont les parents vivent en Suisse, c'est pourquoi on ne les voit pas.

Alma, elle, a grandi dans un Paris cosmopolite où il y a beaucoup de passage, dans les quartiers de Château Rouge, Barbès, Place des Fêtes... c'est ce Paris que je voulais filmer car j'ai moi-même surtout connu ces quartiers.

J'attache énormément d'importance aux décors, et je souhaitais que ceux d'*Entre les vagues* soient naturels, pour justement avoir le moins à fabriquer possible. J'ai fait beaucoup de repérages. Je voulais aussi tourner dans la rue, mais nous avons été restreints par la présence des masques. J'ai parfois improvisé dans certains lieux, je choisissais souvent en fonction des lumières déjà présentes sur place : comme les séquences à Pigalle. J'ai demandé à un Sex Shop de laisser ses lumières allumées pour nous quelques minutes de plus (le couvre-feu étant mis en place à l'époque), c'était agréable d'avoir une marge d'improvisation. Les scènes dans les bars, j'ai tenu à les tourner au milieu des vrais clients, pour garder cette âme des tournées de bars.

D'autres lieux, en revanche, ont été plus réfléchis en amont, le théâtre par exemple. Comme c'est un lieu où les personnages fabriquent quelque chose, je voulais donc également y fabriquer quelque chose.

J'imaginai un théâtre sans sièges rouges, je voulais casser un peu les codes, sortir de cette image habituelle du théâtre que l'on voit dans les films. Je voulais un théâtre underground, international, qui fasse un peu *factory*.

J'ai fait en sorte que les lieux se mêlent, se répondent entre eux au fur et à mesure que les personnages les traversent.

Au final, le film traite de thèmes universels qui nous propulsent parfois dans un espace-temps un peu hors sol et qui ne s'ancre pas vraiment dans une ville identifiable. Margot et Alma traversent des émotions fortes, entre ce qu'elles jouent et ce qu'elles vivent, entre leurs rêves, leurs déceptions, ce qu'elles traversent dans Paris, New York... J'aime cette idée que les personnages puissent naviguer entre plusieurs ports, sans s'y attacher.

Votre film clame haut et fort sa foi dans le pouvoir du jeu et de la fiction...

Entre les vagues dit que la fiction nous sauve, qu'on soit créateurs ou spectateurs. Inventer, s'inventer des histoires, les jouer, faire voyager l'autre avec nos ailleurs.

Le théâtre infiltre la vie de mes personnages et inversement. Alma et Margot se déguisent sur scène comme dans la vie. Le jeu est vital pour elles, c'est ce qui les fait tenir dans les moments difficiles. C'est aussi ce que nous avons vécu avec toute mon équipe en tournant ce film en pleine pandémie. Je nous revois enfermées, ma monteuse et moi, à monter le film dans un Paris vide pendant le confinement... Continuer à fabriquer ce film, en dépit de l'adversité, nous a sauvées de la déprime. Un peu comme si nous étions au diapason de nos personnages, pour qui le théâtre est central dans leur vie. L'urgence de vivre en dépit des difficultés se fait ressentir dans ce dialogue permanent entre réalité et fiction.

Ce que raconte aussi l'amour du jeu de vos héroïnes, c'est qu'elles ont toutes deux une part d'enfance rémanente...

C'est vrai, et j'avais aussi envie de montrer le jeu comme un amusement possible. Interpréter est un travail, un jeu sérieux, mais le jeu est aussi une soupape et une source inépuisable de plaisir pour elles. Cette passion, je l'ai vécue quand j'étais enfant et elle ne m'a jamais quittée. Il y avait donc cette envie de montrer qu'être acteur ou actrice est difficile, mais que si on se bat pour pouvoir jouer quand on a cette passion chevillée au corps, c'est aussi parce que le plaisir qu'elle procure est intense. D'où le fait aussi qu'Alma et Margot ne cessent de jouer.

Comment avez-vous travaillé avec votre monteuse, vous qui êtes aussi formée au montage ?

Entre les vagues est autant un film de jeu, que d'image et de montage. Quand j'ai rencontré Zoé Sassier, ma monteuse, j'ai aimé la liberté avec laquelle elle parlait du scénario. Comme c'était son premier long-métrage, j'ai apprécié le fait qu'elle n'ait pas de méthodologie définie. J'ai toujours monté mes projets et c'est la première fois que je délégais ce poste, il me fallait donc quelqu'un avec qui je puisse m'entendre presque intuitivement. Avec Zoé, ce fut un bonheur : on s'est parfaitement comprises. Ces mois de montage restent un souvenir intense pour moi.

Le cœur du film devait battre vite et fort. Je voulais qu'il y ait des moments de respiration, mais il ne fallait pas que l'énergie du film décroisse. Zoé savait qu'on devait insuffler cette énergie. C'était un travail minutieux.

Les couleurs de votre film sont joyeuses, et votre générique est pop...

Tout fonctionne en duo et en dualité dans le film. C'est un film de contrastes, sur ce que l'on peut vivre de complexe, tout en y mettant beaucoup de jeu, de vie, d'ailleurs. J'aime l'idée que le film puisse être très coloré, très gai visuellement. La vie l'emporte.

Le générique est pop car il initie le premier voyage vers New York. Le théâtre, cette metteuse en scène, cette pièce vont faire décoller les héroïnes. Et ce qu'elles vont vivre est haut en couleur.

Je voulais que l'image occupe tout l'écran, sans format spécifique : la vie en pleine face.

Comment avez-vous travaillé la musique ?

J'ai travaillé avec un duo – encore un ! Deux de mes amis compositeurs, David Gubitsch et Élie Mittelman, avec qui j'ai collaboré séparément lors de mes précédents projets.

Comme mon récit est composé de deux ADN, deux personnages et deux parties, je trouvais intéressant qu'il y ait deux signatures, deux couleurs sonores distinctes. La première partie est majoritairement composée par Élie Mittelman et la seconde par David Gubitsch.

Nous avons travaillé sur la notion d'évolution : dans la première partie, nous recherchions une atmosphère jazzy, un peu années 1970 très entraînante pour nous diriger vers un déploiement de la musique vers les cordes jusqu'au silence de la scène finale, car Margot va vivre quelque chose de fort, qui va l'enrichir humainement et la déposséder dans le même temps.

C'est votre premier long-métrage produit. Avez-vous retrouvé la même liberté que dans vos précédentes expériences ?

C'était important pour moi de garder la même liberté que dans mes précédents projets autoproduits. La liberté passe notamment par le fait de faire des choix qui servent l'histoire avant tout. J'avais des idées précises en tête, des obsessions ! Et j'étais prête à ne pas faire le film si on me demandait de changer ces choix, c'était radical pour moi.

C'était très clair, je voulais tourner (entre autres) avec Souheila Yacoub, Déborah Lukumuena, Sean Price Williams, avec la digital Bolex dans des décors très naturels mais qui sortent de l'ordinaire, mélanger les acteurs pros et les non-acteurs..., avoir une équipe technique très cosmopolite avec autant de débutants que de confirmés en tant que chefs de poste. Que les énergies se mélangent et qu'il y ait de la vitalité tout le temps.

C'était du sérieux, mais je voulais aussi qu'on n'oublie pas de savourer que l'on fait du cinéma tous ensemble et que c'est une chance incroyable. Et encore plus en pleine pandémie. Parfois on pense que lorsqu'on fait des films produits, il faut absolument rentrer dans un moule. Mais les vagues ça ne rentre pas dans un moule.

Pourquoi ce titre ?

Je voulais retranscrire cette émotion vive que l'on ressent, à certains moments, lorsqu'on se sent ballotté dans les vagues turbulentes de notre vie. Ces vagues qui nous malmènent et nous portent en même temps, ou bien encore qui nous bercent. Elles sont un constant mouvement émotionnel, qui nous donne parfois la sensation de nous éloigner et de nous rapprocher en même temps de nous-même, le chemin obligé pour s'en aller vers de nouveaux horizons, s'échouer sur une autre rive.

ANAÏS VOLPÉ - RÉALISATRICE

Anaïs Volpé est une scénariste, réalisatrice et monteuse autodidacte. Après plusieurs années au théâtre en tant que comédienne, elle se forme à la réalisation en travaillant sur plusieurs films, de l'écriture au montage.

En 2016, elle écrit, réalise, monte et autoproduit le projet crossmedia *Heis (Chronique)*, composé d'un long-métrage, d'une série et d'une installation artistique. Le projet est exposé dans divers lieux artistiques et sélectionné dans plusieurs festivals internationaux de cinéma (Festival International de Rotterdam-IFFR, Premiers Plans d'Angers, FIFIB...) et primé, entre autres, au Los Angeles Film Festival en 2016, devenant alors éligible aux Independent Spirit Awards.

Elle co-réalise ensuite la série documentaire *Dans la jungle, avec un petit couteau à beurre...* soutenue par le CNC, qui interroge le concept de diplôme et le fonctionnement du système scolaire en France.

Pour *Entre les vagues*, son premier long-métrage, elle collabore avec le directeur de la photographie américain Sean Price Williams (*Good Time, Mad Love in New York*).

FILMOGRAPHIE

2021 ENTRE LES VAGUES

Quinzaine des Réalisateurs, Cannes 2021

2019 LES AUTODIDACTES

Web série documentaire : <https://lesautodidactes.com>

2018 INDEMNES

Festival de Rotterdam 2019 - Section Voices Shorts

2017 HEIS (CHRONIQUES)

Los Angeles Film Festival 2016 - Prix du Jury Best World Fiction Award

Festival International du Film Indépendant de Bordeaux (FIFIB) - Prix du Jury Contrebande

Festival Premiers Plans d'Angers 2017

Festival de Rotterdam 2017 - Section Bright Future

CASTING

SOUHEILA YACOUB

Née d'une mère flamande et d'un père tunisien, Souheila grandit à Genève où elle devient gymnaste professionnelle à douze ans. Lorsque la Suisse n'est pas retenue aux Jeux Olympiques de Londres en 2012, elle part à Paris s'inscrire au Cours Florent. Elle décroche ensuite un rôle dans la pièce *Tous des Oiseaux* de Wajdi Mouawad. Encensée par la critique, sa carrière est lancée.

Très rapidement, elle enchaîne avec des rôles au cinéma et joue dans *Les Affamés* de Léa Frédeval, puis dans *Climax* de Gaspar Noé présenté à la Quinzaine des Réalisateurs en 2018, ce qui lui vaudra une nomination aux Révélations des César 2019. Elle tourne ensuite sous la direction de Rebecca Zlotowski dans la série *Les Sauvages* diffusée sur Canal+ à la rentrée 2019.

En 2020, elle joue dans *Le Sel des larmes* de Philippe Garrel et plus récemment aux côtés de Félix Moati et de Mélanie Thierry dans la mini-série *No Man's Land* sur conflit syrien, diffusée sur Arte. Elle tourne également dans *De bas étage* de Yassine Qnia et dans *Entre les vagues* d'Anaïs Volpé. Les deux films sont présentés à la Quinzaine des Réalisateurs en 2021.

FILMOGRAPHIE

CINÉMA

- 2021 **ENTRE LES VAGUES** d'Anaïs Volpé
DE BAS ÉTAGE de Yassine Qnia, avec Soufiane Guerrab
- 2020 **LE SEL DES LARMES** de Philippe Garrel, avec Oulaya Amamra
- 2018 **CLIMAX** de Gaspar Noé
Quinzaine des Réalisateurs, Cannes 2018
- 2017 **LES AFFAMÉS** de Léa Frédeval

SÉRIES TÉLÉVISÉES

- 2021 **H24** de Nathalie Masduraud et Valérie Urrera
Arte - Episode écrit par Alice Zeniter
- 2020 **NO MAN'S LAND** d'Oded Ruskin, avec Félix Moati et Mélanie Thierry
8x45' Arte et Hulu
- 2019 **LES SAUVAGES** de Rebecca Zlotowski, avec Roschdy Zem, Marina Foïs, Amira Casar
8x52' Canal+

DÉBORAH LUKUMUENA

Déborah Lukumuena grandit à Épinay-sous-Sénart dans une famille d'origine congolaise. Après son baccalauréat, elle obtient une licence en lettres.

Alors qu'elle répond à une petite annonce de casting afin d'obtenir un emploi de figurante, elle est retenue pour interpréter l'un des rôles principaux du film *Divines* de Houda Benyamina qui la révèle au public. Son interprétation lui vaut le Prix de la meilleure actrice aux Journées cinématographiques de Carthage en 2016, ex-æquo avec sa partenaire Oulaya Amamra, puis le Prix Lumières du Meilleur espoir féminin en 2017. Toujours pour son rôle dans *Divines*, elle remporte également le César de la meilleure actrice dans un second rôle en 2017. La même année, elle intègre le Conservatoire national supérieur d'art dramatique.

En 2018, elle est à l'affiche du film *Les Invisibles*, avec Audrey Lamy et Corinne Masiero, cette comédie de Louis-Julien Petit est consacrée aux femmes qui vivent entre la rue et les centres d'hébergement. Au début de l'année 2019, elle joue au théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis où elle interprète le personnage d'Anguille dans une adaptation du roman de l'écrivain comorien Ali Zamir, *Anguille sous roche*, mise en scène par Guillaume Barbot.

En 2020, elle tourne dans *Robuste* de Constance Meyer aux côtés de Gérard Depardieu et dans *Entre les vagues* d'Anaïs Volpé. Les deux films sont présentés à Cannes en 2021, le premier à la Semaine de la Critique et le second à la Quinzaine des Réalisateurs.

FILMOGRAPHIE

CINÉMA

- 2021 **ENTRE LES VAGUES** d'Anaïs Volpé
- ROBUSTE** de Constance Meyer
- 2018 **LES INVISIBLES** de Louis-Julien Petit, avec Audrey Lamy et Corinne Masiero
- 2017 **ROULEZ JEUNESSE** de Julien Guetta, avec Éric Judor
- 2015 **DIVINES** de Houba Benyamina, avec Oulaya Amamra
- Quinzaine des Réalisateurs 2016 - Caméra d'Or 2016
- Golden Globes 2016 - Meilleur film en langue étrangère
- Globes de Cristal 2017 - Meilleur Film

TÉLÉVISION

- 2021 **MENTAL** (saison 2) de Slimane-Baptiste Berhoun
- 2020 **NARVALO** de Matthieu Longatte
- BELLE BELLE BELLE** de Anne Depetrini
- DIX POUR CENT** d'Antoine Garceau
- 2017 **LE TUNNEL** (saison 3) de Anders Engström et Gilles Bannier

ANGÉLIQUE KIDJO

Angélique Kidjo, quatre fois lauréate aux Grammy Awards, est considérée comme l'une des plus grandes artistes de la musique internationale avec treize albums originaux à son actif. Elle y mêle les sons de son enfance au Bénin avec les sonorités R'n'B, funk et jazz américaines et des influences musicales d'Europe et d'Amérique Latine.

Elle a enregistré de nombreux morceaux pour des films, des séries TV et des documentaires, notamment *Journal intime* de Nanni Moretti, *Ma saison préférée* d'André Téchiné, *Blood Diamond* d'Edward Zwick, ou encore *Le code a changé* de Danièle Thompson.

Elle fait ses débuts en tant qu'actrice dans des courts-métrages, avant d'apparaître en 2002 dans *Influences*, aux côtés d'Al Pacino et de Ryan O'Neal. En 2017, elle a reçu le prix du Meilleur second rôle de l'Africa Movie Academy Awards pour son rôle dans le film du Nigérian Kunle Afolayan, *The CEO*.

MATTHIEU LONGATTE

Matthieu Longatte commence le théâtre au collège dans les Yvelines avant d'être sélectionné dans l'équipe des juniors de Trappes, championne de France d'improvisation Junior.

À partir de 2006, il joue des spectacles d'improvisation dans les cafés-théâtres parisiens au sein de la troupe Prodiges. En 2010, il joue dans *Donoma*, film réalisé avec 150 euros qui bénéficie d'une promotion virale et fait le buzz sur Internet. Sélectionné à l'ACID, il remporte par la suite le prix Louis Delluc du Meilleur premier film.

En 2012, Matthieu Longatte obtient le prix du Meilleur second rôle au Festival de Washington pour le long métrage *Celui qui Pleure a perdu* de Marion Lefevre.

En 2014, il se lance dans l'écriture avec sa chronique humoristique engagée *Bonjour Tristesse*, diffusée sur YouTube.

En 2016, il interprète le premier rôle masculin du film *Heis (Chroniques)* d'Anaïs Volpé et joue dans la série *Craignos* de Jean-Pascal Zadi. Il reprend d'ailleurs son rôle de Guibole dans *Carrément Craignos*, diffusée à partir de mars 2021.

En 2018, il écrit et joue son premier one-man-show, *État de Gueux*, puis écrit et réalise en 2019 la première saison de la série *Narvalo* pour Canal+. La deuxième saison est actuellement en tournage, pour une diffusion prévue en 2022.

En 2019, il joue dans le long métrage *Mon frère* de Julien Abraham.

Il prépare actuellement son premier album qui sortira en janvier 2022.

LISTE ARTISTIQUE

Margot Souheila Yacoub

Alma Déborah Lukumuena

Niko Matthieu Longatte

Kristin Sveva Alviti

Amina Angélique Kidjo

Troupe de théâtre Alexandre Desane

Deuklo

Julia Mugnier

Fabien Mariano Ortiz

Marylou Vergne

LISTE TECHNIQUE

Écriture et réalisation Anaïs Volpé

Production Caroline Nataf

Photographie Sean Price Williams

Montage Zoé Sassier

Assistanat mise en scène Elisa Pascarel

Son Marc-Olivier Brullé

Costumes Alexia Crisp-Jones

Décors Girlzpop Studio

Maquillage et coiffure Marietou Adjiratu Ba

Régie Nils Zachariasen

Direction de production Thomas Morvan

Post-production Astrid Lecardonnell

Producteurs associés Thomas Morvan et Bruno Nahon